

Méditation à propos de Dien-Bien-Phu

Autor(en): **Revol, J.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **100 (1955)**

Heft 4

PDF erstellt am: **02.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-342653>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

REVUE MILITAIRE SUISSE

Rédaction-Direction : Colonel-brigadier Roger Masson

Rédacteur-Adjoint : Major Georges Rapp

Administration : Lt-colonel Ernest Buetiger

Editeurs et expédition : Imprimeries Réunies S. A., av. Gare 33, Lausanne
(Tél. 23 36 33 — Chèq. post. II. 5209)

Annonces : Publicitas S. A., succursale, rue Centrale 15, Lausanne

ABONNEMENT : Suisse : 1 an Fr. 12.— ; 6 mois Fr. 7.— ; 3 mois Fr. 4.—
Etranger : 1 an Fr. 15.— ; 6 mois Fr. 8.— ; 3 mois Fr. 4.50
Prix du numéro : Fr. 1.50

Méditation à propos de Dien-Bien-Phu

A chaque fois que je pense à Dien-Bien-Phu, pourquoi le nom de Valmy se superpose-t-il avec une obstination que les plus frappantes apparences semblent contredire ? Quels rapports peut-il bien y avoir entre une opération coloniale, qui s'est déroulée en pleine brousse indochinoise, à 12 000 kilomètres du territoire national ; qui a mis aux prises, sous un encadrement français, des éléments mercenaires disparates, troupes d'outre-mer, légion étrangère, formations vietnamiennes, avec une guérilla vietminh si puissamment étoffée de renforts matériels communistes, chinois ou soviétiques, qu'elle s'est soudain transformée en une armée quasiment régulière, provoquant ainsi, chez le commandement adverse, une surprise, prélude annonciateur, comme nul ne l'ignore, de l'inévitable défaite ; quels rapports, dis-je, qu'il va s'agir de démêler, peuvent exister avec Valmy, une action livrée au cœur même du territoire français, une victoire exaltante remportée sur une armée prussienne redoutable, héritière de la meilleure tradition fédéricienne, par des volontaires, soldats improvisés auxquels l'enthousiasme tenait lieu d'entraînement, accourus à l'appel de la Patrie en danger !...

Un tel rapprochement serait-il suggéré par la présence, dans chacune de ces deux affaires, d'un de Castries, liant ainsi le passé au présent d'une vieille et noble famille de gens de guerre ? En vérité, si le Castries de Dien-Bien-Phu aura témoigné d'un courage héroïque et de l'esprit guerrier le plus pur, son ancêtre, le maréchal de Castries, vainqueur du duc de Brunswick à Clostercamp et rénovateur de la marine de Louis XVI, figurait à Valmy, en sa qualité d'émigré de la première heure dans les bagages du roi de Prusse. La génération des fils, qu'il s'agisse des individus ou des collectivités, n'est-elle pas vouée à l'exaltante mission d'expier les fautes commises par les pères et, mieux encore, de redresser les erreurs dans lesquelles ces derniers se sont enlisés ? Les vainqueurs de la Marne, en septembre 1914, n'avaient rien de plus vif au cœur que le sentiment d'avoir déchiré du livre de l'Histoire la page sombre de 1870...

Restons cependant compréhensifs et ne condamnons pas sans appel ceux qui, nous ayant précédés, se sont vus en butte à un destin malchanceux. De tout temps, dans les périodes, troublées, la notion du devoir ne se dégage pas avec la netteté désirable, eu égard aux circonstances du moment. Sous l'ancien régime, l'idée toujours intangible de patrie s'identifiait avec l'Etat qui est la forme du gouvernement en vigueur. La pérennité de la monarchie héréditaire en créait l'illusion. En sorte qu'il était courant de confondre le roi avec la patrie et qu'en prenant parti pour celui-là on s'estimait certain de soutenir celle-ci. Comment cette conviction se trouvait solidement ancrée dans l'esprit des meilleurs serviteurs du roi, nous pouvons aujourd'hui nous en rendre compte par la foi aveugle avec laquelle, un siècle et demi plus tard, tant de bons Français adoptèrent en 1940 le régime établi par le maréchal Pétain.¹

¹ *Pour éviter tout risque de malentendu dans l'appréciation de certains événements de la dernière guerre ou du conflit indochinois, nous tenons à redire ici que, comme de coutume, nous désirons laisser à nos distingués collaborateurs, notamment étrangers, la responsabilité de leur jugement. Au demeurant, la simple courtoisie nous dicte cette attitude. (Réd.)*

Encore ce régime avait-il *a priori* quelque chose de révoltant en ce qu'il semblait prendre appui sur l'ennemi qui venait d'infliger l'une des plus cruelles défaites. Tel n'était pas le cas des émigrés entrés en France en 1792 avec les Prussiens. La vieille coutume du service militaire à l'étranger n'était point encore abolie. A la fin du XVIII^e siècle, les militaires de profession faisaient la guerre sans esprit de haine nationale, sans passion dénigrante et sans mépris. Ils se conduisaient en hommes qui, pour risquer leur vie les uns contre les autres, ne se sentaient pas moins du même monde, liés qu'ils étaient entre eux par une sorte de franc-maçonnerie des armes. Ainsi s'explique l'attitude d'un Condé et d'un Turenne pendant la Fronde, d'un Castries et d'un Broglie au début de la Révolution. Seule l'issue de la crise dans laquelle ils étaient impliqués pouvait permettre de leur donner finalement tort ou raison.

* * *

Laissons ce motif subjectif et particulier de rapprochement entre Dien-Bien-Phu et Valmy. Celui d'un recours à la méthode historique semble trouver une justification de meilleur aloi. Car la complexité de la guerre, avec ses éléments matériels, intellectuels, moraux, tous d'une fluidité qui les rend presque insaisissables, ne laisse d'autre apport à l'intelligence des militaires que les conclusions tirées de l'histoire. Et non pas seulement de l'histoire d'hier, mais de celle de tous les temps. « La plupart des gens de guerre, écrivait Fontenelle, font leur métier avec beaucoup de courage ; il en est peu qui y pensent ; leurs bras agissent aussi vigoureusement que l'on veut ; leur tête se repose... » Fontenelle se trompe en ce qui concerne les gens de guerre d'aujourd'hui. Ce n'était déjà plus tout à fait exact quand Fontenelle vivait, mais cela le fut réellement dans l'armée française du second Empire.

Or, la leçon de 1870 a porté ses fruits et depuis, les têtes travaillent avec intensité. Nombre d'entre elles l'ont peut-être fait sans assez de discernement. Certes, dans cette utilisation

de l'Histoire en vue de la préparation au conflit de l'avenir, l'étude de la guerre immédiatement précédente est recommandable. Elle permet la mise au point des moyens de combat les plus modernes, des méthodes les mieux appropriées aux conditions politiques, économiques et sociales du moment présent ; la vivacité des discussions qu'elle entraîne ne peut que profiter au rayonnement des imaginations. Mais attention ! L'invention d'armes nouvelles dans l'intervalle de deux guerres ne rejette-t-elle pas comme dans un lointain passé les enseignements du conflit le plus récent ? Ici encore, il ne faut pas qu'un arbre empêche de voir la forêt. A se complaire dans le dédale des événements les plus insignifiants auxquels on a pris part, il arrive que l'on perde de vue l'essentiel qui est, dans tous les ordres de l'activité humaine, d'observer à travers les temps, tous les temps, l'enchaînement des faits, le jeu des effets et des causes. Comprendre en rapprochant et en faisant le point, en cela réside la philosophie de l'Histoire. La guerre de 1914-1918, étudiée dans la série interminable de monographies fouillant jusqu'à l'infime détail le récit des opérations, sorte d'analyse bactériologique exclusive de toute faculté de synthèse, voilà qui conduit droit aux surprises initiales : le début d'une campagne nouvelle est trop souvent calqué sur la fin de la campagne précédente. Ce sera là mon excuse et j'aime à croire ma justification d'avoir imaginé un parallèle entre deux événements si peu associables en apparence.

* * *

Et tout d'abord, les analogies d'ordre général, communes en quelque sorte à la plupart des périodes de semblable nature, trouble ou paisible, d'euphorie ou de misère, de grandeur ou de repliement. Vers la fin du XVIII^e siècle l'Europe, sous l'impulsion donnée par la France, entrait en fermentation ; l'agitation des esprits annonçait que des changements s'imposeraient à brève échéance, les peuples supportant avec toujours moins de patience le joug des souverainetés sous

lesquelles ils s'étaient courbés jusqu'alors. Aujourd'hui, sous nos yeux, l'Asie se transforme ; morceau par morceau, elle se libère de l'espèce de tutelle — le colonialisme — que, sous prétexte d'amélioration économique et sociale, les nations plus évoluées de civilisation occidentale maintenaient sous la contrainte de leurs armes. Valmy et Dien-Bien-Phu sont les symboles expressifs de cette libération d'un continent : « En ce jour, une ère nouvelle commence » pourrions-nous reprendre avec Goethe...

Quand en 1792, s'ouvre la campagne de Valmy, la France est désorganisée à l'intérieur : il n'y a plus d'autorité, c'en est fini de celle du Roi et celle de l'Assemblée n'est point encore assise. A la dépréciation du pouvoir dirigeant s'ajoute la désorganisation de l'armée, suite inéluctable du peu de considération dont jouissait l'état militaire. S'il serait exagéré de penser qu'il en va un peu de même dans la France de 1954, au moment où s'engage l'affaire de Dien-Bien-Phu, c'est bien de cette façon que se présente la situation au Vietnam : un régime déconsidéré, des querelles intestines entre races, religions et idéologies différentes dégénérant en guerre civile ; à la conquête japonaise a succédé l'affaiblissement de la puissance rétablie dans ses anciens droits, ce qui incite à s'en libérer. Dans les deux cas, 1792 et 1954, intervention de l'étranger, sans cesse à l'affût des profits en tous genres que la rivalité des partis, la désorganisation intérieure, la carence des forces militaires permet d'escompter. Bref, de même que la grande secousse que fut la Révolution française avait répandu l'inquiétude chez les souverains et l'espérance parmi les peuples, ainsi le nationalisme des démocraties populaires, né de la Révolution russe, est aujourd'hui l'épouvantail redouté des Etats demeurés fidèles au principe des libertés constitutionnelles.

A trente ans d'intervalle, Valmy succède à l'impression décevante produite par la néfaste guerre de Sept ans à peine atténuée par la participation à la guerre de l'Indépendance américaine. Egalemeut à trente ans d'intervalle, toutefois en sens inverse, Dien-Bien-Phu succède à la guerre heureuse de

1914-1918, mais représente le coup de grâce après la défaite de 1940. Il aura fallu une génération pour que s'amorce le redressement français à la fin du XVIII^e siècle comme en une génération la France sera passée d'un des plus glorieux sommets de son histoire à l'abaissement, qui ne peut être que momentané, du milieu du XX^e.

Pas plus Dien-Bien-Phu que Valmy ne sont cependant une vraie bataille, une de ces batailles où l'on voit engagée la totalité des forces vives d'une nation et de l'issue de laquelle le destin d'un Etat, voire de tout un peuple semble dépendre : Valmy, une simple canonnade qu'aucun engagement d'infanterie n'a suivie ; Dien-Bien-Phu, capitulation d'un groupe mobile après un siège héroïquement supporté dans une place de guerre de circonstance. Leur importance apparaît moins matérielle qu'elle n'est morale. « Si l'on ne regarde qu'au sang versé, Valmy était une escarmouche ; si l'on mesure les conséquences, c'était un des grands événements de l'histoire ».

A Dien-Bien-Phu, les Franco-Vietnamiens prirent la place des Prussiens de Valmy. Ils ne se trouvèrent plus engagés dans une de ces innombrables opérations de guérilla caractéristiques de toute la guerre d'Indochine ; ils eurent, comme l'eurent les Prussiens à Valmy, le sentiment d'être en face d'une véritable armée, luttant moins sous l'inspiration d'une idéologie, révolutionnaire ou communiste, que pour arracher l'indépendance de la nation. Cela, les Français l'ont alors bien compris, comme les Prussiens le comprirent après Valmy et le même réflexe qui avait immédiatement incliné ceux-ci à la paix, a conduit ceux-là aussi vite au : « Cessez-le feu ! » de Genève.

* * *

Les deux affaires sont non moins propres à rapprochements en matière de procédés et de système de guerre. Nous entrons maintenant dans le domaine de la spéculation stratégique, attribution du commandement et de ce fait fertile en enseignements d'avenir.

Si Valmy marque en politique l'ouverture d'une ère nouvelle, c'est, a-t-on dit, au point de vue militaire, la fin d'un monde. Sous l'ancien régime, les armées en opérations tiraient leurs ravitaillements des magasins existant dans un réseau de places fortes d'où elles ne pouvaient jamais s'éloigner à plus de cinq marches. Dans ces conditions, la bataille qui, pour les chefs véritables, un Condé, un Turenne, restait l'objectif déterminant d'une campagne et qui, de tout temps, avait consisté dans la combinaison d'une action de flanc ou de revers avec une attaque de front, aboutissait fréquemment à des engagements à fronts renversés. Sûres d'avoir toujours à leur portée une place de secours ou de refuge, les armées se préoccupaient peu de maintenir leur principale ligne de retraite derrière elles et il n'était pas rare de les voir, comme ce fut le cas à Valmy, combattre en tournant le dos au pays ennemi. Des vingt-trois batailles livrées par Frédéric II, une sur quatre a été donnée dans cette situation anormale.

Ces procédés consacrés par une longue expérience, on commençait, à la suite des études faites au cours du XVIII^e siècle (rappelez-vous la querelle classique de l'ordre mince et de l'ordre profond, les manœuvres du camp de Vaussieux, le fractionnement divisionnaire, l'artillerie de Gribeauval substituée à celle des Vallières, etc.), on commençait à reconnaître qu'ils ne répondaient plus aux besoins du temps. Mais ce besoin de changement aboutissait, en pratique, à une singulière confusion. Rien de bien solide, ni de bien arrêté n'avait encore pu être adopté.

C'est alors que Napoléon, méditant sur les guerres passées et les écrits les plus récents, prenant à chacun ce qu'il a de bon et rejetant ce qui lui paraît périmé, forme un système complet, caractérisé, chacun sait cela, par la substitution de la défense active (armées d'opérations) à la défense territoriale (places de guerre). A cet effet, les multiples places sont abandonnées qui incitent un commandement ignorant ou pusillanime à morceler ses forces à l'infini ; une seule les remplace, dépôt, pivot ou centre d'opérations, qui contient, pour la

manœuvre envisagée, les approvisionnements et les hôpitaux nécessaires à l'armée. La ligne d'opérations reliant le dépôt à l'armée est alors la route parcourue, dans chaque sens, par les ravitaillements ou les évacuations ; en cas de revers, elle sert de ligne de retraite.

Tel sera le substratum de toutes les campagnes napoléoniennes et de celles du XIX^e siècle. Avec, pour ces dernières, un ajustement imposé par les transformations qu'ont apportées aux armées nationales modernes l'emploi du chemin de fer et de l'automobile ainsi que l'adoption du service militaire obligatoire. Les millions de combattants que procurait celui-ci ont étendu au pays tout entier le rôle rempli dans la pensée de l'Empereur par le centre d'opérations. Et de même la ligne d'opérations de la Grande armée est devenue le faisceau de voies ferrées et de routes reliant les armées nationales aux dépôts et magasins de l'intérieur. Dans l'une comme dans l'autre de ces deux situations, seul le vocabulaire stratégique a changé ; ni les progrès de l'armement, ni les progrès des moyens ordinaires de communication, ni l'accroissement des effectifs n'ont infirmé les principes fondamentaux de la guerre napoléonienne. Il semblerait, au contraire, qu'étant donné l'ampleur des besoins exigés par les armées modernes, l'importance des communications soit devenue vitale, alors que, déjà essentielle au temps de Napoléon, on s'était, jusqu'à Valmy, assez peu soucié d'elles.

L'aviation, dont les perfectionnements en ce dernier quart de siècle sont allés à pas de géant, serait-elle, dès aujourd'hui, en mesure de compenser cette importance des communications terrestres ou maritimes et de les remplacer avec la même efficacité ?

L'introduction de cette arme nouvelle avec ses immenses possibilités étendues à toutes les phases de l'activité guerrière, reconnaissances, liaisons et transmissions, combat, transports, ravitaillement, évacuations, a fait prendre corps à un système d'innovations dans lequel elle assume le rôle prépondérant. Ses caractéristiques, dégagées de la guerre de 1939-1945,

peuvent être ainsi définies : défense en surface, hérisson, pont aérien. Dien-Bien-Phu en marque une application, la plus récente et tout aussi malheureuse que celles l'ayant précédée. Et tandis que la victoire de Valmy représente la manifestation finale d'une doctrine stratégique périmée, l'échec de Dien-Bien-Phu conviendrait-il raisonnablement à introniser dans les mœurs militaires françaises une doctrine nouvelle fondée sur les caractéristiques que l'on vient d'énoncer ? Ne met-il pas en garde, au contraire, contre bien des illusions ? Il invite à plus de prudence dans l'application de procédés dont le modernisme, si alléchant qu'il puisse être, se traduit en définitive par le retour à peine déguisé vers un passé depuis longtemps condamné.

* * *

Puisque Napoléon plaçait le centre d'opérations de son armée dans une place de campagne, c'est-à-dire une ville fortifiée plus ou moins sommairement de manière à la mettre à l'abri d'un coup de main, et parce que maintenant c'est l'ensemble du territoire national avec la totalité de ses ressources qui tient lieu de dépôt, c'est tout ce territoire qu'il importe de préserver. Il l'était naguère *grosso modo* par les troupes de couverture et le déploiement initial des armées sur la base de concentration. Mais l'arme aérienne, passant par-dessus les barrières terrestres, peut venir jeter ses bombes sur les installations de l'intérieur et même déposer des troupes opérationnelles ou larguer des détachements de parachutistes très loin en arrière des armées. D'où la nécessité d'une *défense en surface* dont le potentiel combatif soit en rapport avec l'utilité des installations à couvrir, l'importance des entreprises adverses à redouter. Ce potentiel va des aptitudes d'une vulgaire guérilla à celles d'un détachement de toutes armes, voire d'une armée autonome en passant par les forces de police, la fortification de campagne, les places de guerre permanentes ou improvisées. Cette défense en surface que l'on prévoit et

organise pour l'avenir, mais c'est la défense territoriale telle qu'on la pratiquait sous l'ancienne monarchie ; c'est un rappel non équivoque au temps des guerres féodales où l'on se battait de province à province, entre cités ou châtelains, avec la seule différence qu'alors les querelles étaient distinctes les unes des autres, sans le lien d'ensemble supérieur qui orientera les multiples actions de demain vers un objectif commun : la libération du territoire. D'un tel système résulte un dangereux éparpillement des forces contre lequel avait réagi le système napoléonien. Il requerra toute l'attention, la prévoyance, le caractère et l'énergie des futurs commandants en chef.

Le *hérisson* est lui encore une création rendue viable par l'aviation. J'en vois l'idée première dans les injonctions de Joffre et de Foch s'élevant contre la facilité avec laquelle les unités, sous prétexte de manœuvre en retraite, « décrochaient » sans opposer à l'adversaire une résistance suffisante. Toute troupe engagée doit se faire tuer sur place, disait Joffre dans son ordre du 6 septembre 1914. A son tour, Foch précisait que la manœuvre en retraite s'exécutait avec des échelons distincts, chaque échelon luttant sans idée de repli. De là à se voir encerclé, cela ne tardait guère et le hérisson se trouvait constitué. Retranché sur des positions, il forme, en quelque sorte, comme une place forte de campagne dans laquelle sa garnison résiste aux assauts répétés de l'ennemi. La multiplication des hérissons évoque la guerre de sièges d'autrefois. Chacun tient aussi longtemps que possible et la durée de la résistance dépend des ravitaillements qui lui parviennent par la voie des airs...

Le *pont aérien* établi par l'aviation est un succédané de la ligne de communications. Lui aussi ramène à l'application du système de guerre antérieur à Napoléon. Le succès avec lequel a fonctionné le pont aérien allié lors du blocus de Berlin en 1950, en période de guerre froide, en d'autres termes dans un climat de tension politique, est peut-être de nature à donner le change sur ce qu'on peut en attendre dans le cas d'opérations militaires d'amplitude, en l'état actuel des

possibilités de l'aviation, et toutes réserves maintenues sur ce qu'elles deviendront dans un proche avenir.

Cette sorte de régression dans l'art de la guerre provoquée par le perfectionnement des moyens modernes de combat, c'est là, semble-t-il, quelque chose de très excitant pour l'esprit et il importe de considérer avec attention les résultats de l'usage qui, jusqu'à présent, en a été fait. Le progrès consisterait-il en un simple recommencement ?

* * *

Dien-Bien-Phu nous offre précisément une application simultanée de ces trois caractéristiques modernes. L'affaire s'est inscrite dans un cadre de défense en surface : toutes les troupes dont disposait le commandant du Tonkin, réparties en une multitude de postes harcelés par une guérilla fort agissante, en sorte que la défense du Laos, objectif stratégique du moment, au lieu de pouvoir être réalisée par la manœuvre active, fut confiée à un détachement fixe installé sur la voie d'invasion qu'emprunterait l'assaillant. On choisit Dien-Bien-Phu au centre d'une cuvette entourée de hauteurs dominantes et de l'épaisse jungle indochinoise parce que l'endroit était propice à l'installation d'un terrain d'atterrissage. Bref, une place forte de campagne improvisée, véritable hérisson créé autour d'un aérodrome de fortune, sans idée de repli pour les troupes qui l'occupaient, sans autre possibilité de ravitaillement qu'un pont aérien d'assez médiocre rendement. Il suffit à l'adversaire d'amplifier ses moyens d'attaque pour avoir raison, dans un temps donné, de la résistance, si vaillante, si héroïque fût-elle, d'une garnison assiégée dans de pareilles conditions.

D'autres hérissons, sans plus de succès, ont précédé celui de Dien-Bien-Phu. En Russie, par les troupes soviétiques au cours de l'avance allemande lors de l'agression hitlérienne ; puis par les troupes allemandes pendant leur retraite consécutives à la bataille de Stalingrad, elle-même un colossal hérisson

dans lequel l'armée du maréchal Paulus succomba. Ce fut encore l'ingrate affaire d'Arnhem, une division aéroportée britannique jetée par le maréchal Montgomery sur les arrières immédiats du front de combat dans la bataille des Pays-Bas. Lancée pour faire office de la classique attaque de revers qui, dans les batailles d'autrefois était souvent prononcée par une troupe insignifiante et d'où découlait la victoire, cette division aéroportée se trouva aussitôt solidement encerclée par l'ennemi, enrobée à la façon d'une mouche tombant dans une toile d'araignée ; rendue ainsi incapable de remplir la mission offensive à laquelle on l'avait destinée, progressivement détruite et, pour finir, ses débris réduits à se rendre. Qu'il s'agisse de hérissons défensifs comme c'était le cas en Russie, ou de hérissons offensifs dans le genre de celui d'Arnhem, un rapport étroit, qu'il importe au commandement d'apprécier dans sa mesure exacte, existe entre le potentiel combattif du hérisson, son effectif, son armement, ses possibilités de ravitaillement ; la durée de sa mise en œuvre, la distance à laquelle il se trouve du front de bataille et l'importance de la réaction instantanée que peut lui opposer l'ennemi. Il y a là un problème stratégique à résoudre dont l'équation toujours délicate à formuler, contient parfois un nombre d'inconnues supérieur à celui des valeurs connues, ce qui abandonne sa solution au hasard.

Citons encore un cas typique de hérisson établi dans des conditions comparables à celles de Dien-Bien-Phu : le maquis du Vercors en 1944 ; il s'est soldé, lui aussi, par un cruel échec en dépit de l'héroïque holocauste consenti par les volontaires de la résistance. Un hérisson dressé dans un massif des Préalpes que sa structure tant géologique que topographique vouait à l'encerclement ; avec l'objectif de préparer un champ d'atterrissage pour l'aviation alliée dans l'attente d'une prochaine manœuvre de débarquement sur les côtes françaises ; mais un hérisson autant dire sans piquants parce que confié à une poignée de guérilleros mal armés, mal équipés, troupe disparate, faiblement encadrée ; et pour comble d'infortune, entrant en activité dès le débarquement de Normandie au lieu

d'attendre deux mois et demi plus tard celui de Provence : en fallait-il davantage pour qu'il ne demeure de cette action, avec les enseignements qu'elle comporte, que le souvenir glorieux d'un infructueux sacrifice ?...

* * *

En vérité, dira-t-on, il ne s'agit dans tout cela que d'opérations de caractère secondaire, éléments de manœuvre s'inscrivant dans le complexe des opérations principales ; sortes de balbutiements, ils servent à l'élaboration d'un système de guerre rénové qui tienne compte de l'état présent des armements, de leur rendement éventuel et, notre siècle étant un de ceux vivant le plus vite, qui soit susceptible d'incorporer sans trop de heurts les perfectionnements dus aux rapides progrès de la science moderne. En particulier, n'est-il pas permis de prévoir que sera vaincue dans un proche avenir l'inaptitude dans laquelle l'aviation s'est trouvée jusqu'ici de réaliser des ponts aériens efficaces dans le cours d'une bataille ?

Mais croire au progrès, dont il est bon de savoir de quelle rançon il se paye, et avoir foi dans l'avenir ne dispensent pas d'amalgamer, des éléments du passé, ceux qui méritent de l'être. Les classiques communications terrestres garderont longtemps encore leurs prestigieux rendements, même si elles se combinent avec les perspectives de plus en plus alléchantes des transports aériens. Le soin avec lequel Britanniques et Américains jalonnent aujourd'hui sur le continent les arrières des contingents qu'ils consacrent à la défense européenne, témoigne hautement de ce caractère de pérennité.

Si, pour la France, routes et voies ferrées restent par excellence, comme naguère, l'élément essentiel des ravitaillements de ses armées en opérations dans la zone rhénane, ne convient-il pas de leur ajouter, en vue d'une éventuelle manœuvre en retraite, combinée avec une défense en surface qui ne serait pas seulement un dispositif de sécurité contre les cinquièmes

colonnes, la préparation d'une évacuation méthodique des forces vers l'Afrique du Nord, leur évitant par là le fâcheux vide organique qui les obligea à déposer les armes en juin 1940...

* * *

Je voudrais clore cette longue et parfois cruelle méditation par un vœu. Dans l'espèce de désarroi où se voient aujourd'hui les idées et la pratique des militaires et qui ressemble comme un frère à celui qui régnait en 1792 et 1793 lors des premières campagnes révolutionnaires, puisse-t-il se trouver dans l'armée un esprit supérieur, à l'échelle de ce que fut un Bonaparte, pour mettre au point les procédés ébauchés par l'aviation, escomptés par les armes nouvelles et en régler l'emploi en un système, toujours fondé sur des principes immuables, alliant à la fois les réalités du passé et les promesses d'une féconde imagination créatrice.

Unir ce qui a été à ce qui sera, c'est dans l'art de la guerre comme dans tous les autres, la sagesse du temps présent..

Général J. REVOL

A propos d'engins de combat blindés et motorisés

Jusqu'à la dernière guerre mondiale, la Suisse s'attendait à devoir défendre, en tout premier lieu, sa *frontière terrestre*. Sur cette *ligne* s'étiraient, au coude à coude et dans une zone de profondeur variable, nos brigades frontière et nos forteresses chargées d'en barrer les points de passage, aux fins d'assurer la mobilisation et l'intervention de l'armée de campagne.